



Pascal Commère

Légendaire

Légendaire de Claude Adelen
(Flammarion, 2009)

À quoi tient qu'un livre de poèmes nous paraît d'entrée *important* ? Parce qu'il nous importe avant tout. Nous emporte. Qu'il nous prend, nous surprend. À sa façon, j'entends. C'est-à-dire sans esbroufe, ni chiqué d'aucune sorte. Sans jeter aux orties nos habituels repères – ce qu'il en reste tout au moins. Rien de cela ici. Mais un livre qui rassemble. Nous conforte, nous rassure. Sans qu'on sache d'abord pourquoi ni comment sinon que, lisant, nous ne sommes pas nulle part. Mais un peu moins seuls, et plus forts. Qui nous accepte, nous prend avec lui, nous accueille par cette façon, nouvelle chaque fois, avec laquelle nous recevons le poème. Comment nous lui faisons place dans notre espace propre, autant que dans l'espace plus vaste qu'il investit dans le langage. Langage qui repose sur un lexique précis tout d'abord, clair, économe, où chaque mot signifie. Le tout pris dans une somme qu'il constitue, et dont le titre se lit davantage comme un nom qu'un adjectif, semble-t-il. Sans pour autant s'éloigner de ce qui a trait aux légendes, mot à prendre aussi bien au sens religieux, avec sa part rituelle notamment, que populaire et d'attache à la tradition. Mais quelque chose vient s'ajouter qui témoigne d'un temps parcouru. D'un travail – long, dans l'ombre. D'un cheminement. D'une mémoire, qui est celle aussi de la poésie – d'une certaine poésie. Lyrique, ah ! Versant aragonien. Aussi bien que d'un vivre ici. D'où la note en fin de volume, travail de trente-six années quand même – 36, mais oui –, mentionnant les circonstances de parution des premiers poèmes... Grâce à Elsa Triolet, justement. Ce qui n'est pas sans émouvoir. En raison de la jeunesse, et pas seulement. La sienne, qui est aussi la nôtre, celle du monde. Et l'enthousiasme. Le lyrisme, tout ça. Le chant, cette « musique du malheur ». Ça donne du « corps » dit-on d'un vin, du « gras », quoique rien de cela ne soit dit, et chanté moins encore. Non. On a lu Mallarmé. Quelque chose plutôt lié à l'avènement d'un livre neuf. Et pas seulement la somme qu'il représente, plus de 300 pages. Mais cette tension, chevillée au tout d'un bout à l'autre qui vaut architecture, donnant force vive à l'ensemble. Et mesure de son sens. De sa plénitude. Livre neuf parce qu'amendé du passage du temps, parcouru. Chemin de vie, de mots, d'un avant et après, dont la poésie toujours aura à répondre. Livre qui dure, qui couvre. Tout autant qu'il s'érige. Balise aussi bien, phare dans le temps de langue arraché mot à mot à la nuit du langage et qui sans façon nous signale quelques écueils auxquels nous échappons par sa seule présence. Rien de rigide néanmoins, ni de didactique. Mais une beauté – *acceptable*, puisqu'en retrait et sur sa défensive. Et brisée – c'est qu'on se construit contre plutôt qu'avec. Quelque chose file. Se tient. Nous tient. Au plus près du vers, de la ligne. Cela. Qui ne paraît pas coupé de nous, pas plus que le poème nous ignore. Grâce à quoi nous faisons corps avec la matière – serrée. Avec la forme – toujours ferme, et juste. Et notamment ce qui touche aux coupes des vers, minutieusement réfléchies. Toutes concourant à une « *abstraite arborescence* ». Et la composition, la mise au format. Cela. Puisqu'il est dit : « *Travaille, c'est-à-dire : détruis.* » Détruis pour reconstruire, entendez. Le monde, à commencer par soi, et le poème. Travaillé, au sens ouvrier du terme, ajusté. Sans que rien du labeur ne paraisse,

ne fasse écran. Coupes et brisures, silences n'interrompent pas le plaisir de lecture. Au contraire ils le servent. L'ancre dans un ici de langue que soutient un lyrisme mature, c'est-à-dire contenu, à travers quoi la voix s'impose. Pure. Fondée sur des mots taillés sans faiblesse dans l'à vif. Après quoi le poème, le livre en son entier, prend place durablement aux côtés de ceux qu'il lui a fallu un temps répudier.